

La pensée de Tocqueville L'épreuve du Canada français

Stéphane Dion

Volume 41, Number 4, Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304615ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304615ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dion, S. (1988). La pensée de Tocqueville : l'épreuve du Canada français. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(4), 537–552.
<https://doi.org/10.7202/304615ar>

Article abstract

Contact with Canada is rarely referred to as an influence on the thought of Alexis de Tocqueville. Yet his writings about Canada provide striking insight into the evolution of his lifework. This the writings do in two ways. First, they reveal the author's wavering between his ideal of liberty and his nationalism. Second, they demonstrate that the journey to Lower Canada influenced the Tocqueville's perception of "Ancien régime" society. His Canadian writings thus contributed to a better understanding of both axes of the normative system which recur in his *oeuvre* and enrich it: these being liberalism and nationalism on the one hand, and democracy and aristocracy on the other.

LA PENSÉE DE TOCQUEVILLE - L'ÉPREUVE DU CANADA FRANÇAIS

STÉPHANE DION
*Département d'histoire
Université de Montréal*

RÉSUMÉ

Le contact avec le Canada n'est guère mentionné parmi les expériences qui ont marqué la pensée d'Alexis de Tocqueville. Pourtant, ses écrits sur le Canada offrent un éclairage saisissant de l'évolution de son oeuvre et ce, de deux façons. Premièrement, ils mettent en lumière les oscillations de cet auteur entre son idéal de liberté et son nationalisme. Deuxièmement, ils démontrent que le voyage au Bas-Canada a influencé la représentation que Tocqueville s'est faite de la société d'Ancien régime. Ses études canadiennes permettent ainsi de mieux comprendre les deux axes normatifs qui traversent son oeuvre et en font la richesse, soit la polarisation entre le libéralisme et le nationalisme, et entre la démocratie et l'aristocratie.

ABSTRACT

Contact with Canada is rarely referred to as an influence on the thought of Alexis de Tocqueville. Yet his writings about Canada provide striking insight into the evolution of his lifework. This the writings do in two ways. First, they reveal the author's wavering between his ideal of liberty and his nationalism. Second, they demonstrate that the journey to Lower Canada influenced the Tocqueville's perception of «Ancien régime» society. His canadian writings thus contributed to a better understanding of both axes of the normative system which recur in his oeuvre and enrich it: these being liberalism and nationalism on the one hand, and democracy and aristocracy on the other.

Alexis de Tocqueville est resté célèbre en tant que penseur libéral. Or, parmi tous les sujets abordés par ce grand esprit, le Canada est sans doute, avec la colonisation de l'Algérie¹, celui qui a le plus mis à l'épreuve sa sensibilité libérale. Le contact avec le Bas-Canada va éveiller chez lui à la fois une forte réaction nationaliste et une nostalgie d'aristocrate. Pour cela, les études canadiennes de Tocqueville mettent en lumière les deux grands axes normatifs qui traversent toute son oeuvre: soit la conciliation difficile entre le libéralisme et l'idéal national, d'une part, et la tension psychologique entre l'appartenance à l'aristocratie et l'observation de l'avancée démocratique, d'autre part. Libéralisme et

¹ Martin Ritchen, «Tocqueville on Algeria», *Review of Politics*, 25,3 (1963): 362-398.

nationalisme, aristocratie et démocratie, telles sont les grandes polarisations que Tocqueville a affrontées toute sa vie et qui font la richesse de son entreprise intellectuelle.

Non seulement la réflexion sur le Canada français exprime cette double polarisation, mais elle a probablement influencé sur ce plan le développement intellectuel de notre auteur.

Pourtant, le Canada français n'est jamais mentionné parmi les facteurs qui ont marqué l'esprit de Tocqueville². La réalité canadienne n'est qu'un centre d'intérêt secondaire dans cette oeuvre abondante: à peine 75 pages d'imprimerie dont l'essentiel est constitué d'un carnet de voyage et de quelques lettres adressées d'Amérique à des parents. De retour en France, Tocqueville s'arrête peu à la question canadienne, et l'aborde de moins en moins pour elle-même, de plus en plus en rapport avec sa réflexion sur la démocratie et la société française: quelques passages dans le premier tome de *La démocratie en Amérique* où Tocqueville recherche les causes de l'échec français sur le nouveau continent, une lettre à son éditeur anglais sur la rébellion de 1837, une allusion au rapport Durham insérée dans une étude sur l'Algérie déposée à la Chambre en 1847, une note célèbre dans *L'Ancien régime et la révolution* sur les effets de la centralisation en Nouvelle-France et, enfin, une note sur la fiscalité au Canada retrouvée dans les fragments du deuxième ouvrage inachevé sur la Révolution. Telles sont les différentes pièces du corpus, opportunément réunies par Jacques Vallée dans un livre publié il y a quelques années³.

Le voyage au Bas-Canada lui-même n'a été qu'une digression dans l'exploration des États-Unis. Il ne s'étend que sur quatorze jours, du 21 août au 3 septembre 1831, dont deux jours à peine à Montréal, une dizaine à Québec entrecoupés d'excursions à la campagne. Auparavant, Tocqueville et Beaumont auront traversé le Haut-Canada sans chercher à connaître la population anglaise de la colonie.

Le témoignage laissé par notre auteur n'impressionne guère les historiens contemporains. Ils lui reprochent de nombreuses inexactitudes, omissions, lacunes, mais lui reconnaissent certaines intuitions prophétiques⁴. Tocqueville lui-même n'a jamais voulu poser en spécia-

² Roger Boesche, «Why Could Tocqueville Predict so Well?», *Political Theory*, 11,1 (1983): 79-103; Hugh Brogan, «Alexis de Tocqueville: the Making of a Historian», *Journal of Contemporary History*, 7,3 (1972): 5-20; Edward T. Garcan, «The Formation of Tocqueville Historical Thought», *Review of Politics*, 24,1 (1962): 48-61. André Jardin, dans son étude biographique, mentionne l'influence de «cette quinzaine passée au Canada» sur la réflexion de Tocqueville concernant l'entreprise coloniale française. André Jardin, *Alexis de Tocqueville 1805-1859* (Paris, Hachette, 1984), 142.

³ Jacques Vallée, *Tocqueville au Bas-Canada* (Montréal, Éditions du Jour, 1973).

⁴ Tocqueville surestime le niveau de vie et la proportion de francophones, sous-estime l'importance des villes et le poids des charges seigneuriales, connaît mal les problèmes politiques et paraît même ignorer l'existence de Louis-Joseph Papineau, mais prévoit la survie des Canadiens

liste du Canada. Invité par son éditeur anglais à commenter publiquement la rébellion de 1837, il s'esquive. Je n'ai fait qu'entrevoir le Canada, allègue-t-il, «n'y ayant conservé aucune correspondance»⁵.

Et pourtant, dans ce recoin d'une grande oeuvre, on trouve un éclairage saisissant de l'évolution de la pensée de ce libéral attaché à son pays, de cet aristocrate prophète de la démocratie. Si Tocqueville nous apprend peu sur le Canada, lui-même a beaucoup appris de ce pays.

La démonstration qui suit comprend quatre parties. La première rappelle les grands traits du libéralisme de Tocqueville tels qu'ils transparaissent de sa monographie américaine. La deuxième évalue la force du sentiment nationaliste que les Canadiens ont éveillé chez Tocqueville. La troisième partie montre comment le libéralisme de l'auteur s'exprime finalement dans les études sur le Canada. Enfin, la dernière partie précise en quoi les notes du jeune voyageur au Canada annoncent les thèses que l'homme mûr développera sur l'Ancien régime, la révolution et la naissance de la démocratie.

1 - L'ENSEIGNEMENT LIBÉRAL DES ÉTUDES AMÉRICAINES

Le libéralisme et le nationalisme impliquent une confrontation de valeurs que la plupart des contemporains de Tocqueville ne percevaient guère. C'est que les deux idéologies sont soeurs au regard de l'histoire: sitôt libérées des rois, les nations s'empressent de prononcer la Déclaration des droits. Il existe pourtant une antinomie fondamentale entre une idéologie qui aboutit à placer au-dessus de toute considération la «nation», dont les membres doivent former un corps, et cette autre doctrine qui fait de l'individu libre et indépendant l'investissement suprême de valeurs. L'opposition normative entre les deux idéologies est aussi méthodologique: le même phénomène historique sera interprété différemment selon qu'on veut y voir des traits nationaux et culturels, ou qu'on y recherche l'agrégation de rationalités individuelles.

Chez Tocqueville, sont présentes des résonances nationalistes et libérales, et les explications culturalistes alternent avec un individualisme méthodologique prononcé sans que ces champs d'explication soient jamais distingués. On a retenu de Tocqueville sa pensée politique libérale bien davantage que son nationalisme. Mais «ce libéral trouvait

français et écrit, six années avant la rébellion: «tout annonce que le réveil de ce peuple approche». Carnet de voyage (Vallée: 101). Voir Fernand Ouellet, compte rendu du livre de Jacques Vallée *Tocqueville au Bas-Canada, Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28,1 (juin 1974): 129-132; Jean-Michel Leclercq, «Alexis de Tocqueville au Canada», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 22,3 (décembre 1968): 353-364.

⁵ Lettre à Henry Reeves, Baugy, 3 janvier 1838 (Vallée: 168-170).

par instant un ton gaullien», pour reprendre le mot de Raymond Aron⁶. Il s'efforcera de concilier son nationalisme avec son idéal de liberté, bien qu'il ait été conscient des dangers qu'un recours abusif au premier pouvait faire courir au second⁷.

De ce point de vue, il est intéressant de comparer les études américaines et canadiennes de notre auteur. Son regard sur les États-Unis est libéral et le thème du nationalisme n'apparaît qu'en second plan. Or, le raisonnement est inversé quand il s'agit du Canada où le libéralisme n'est plus qu'un élément dans l'affrontement de deux nations.

De sa grande monographie américaine, Tocqueville tire une conclusion incontestablement libérale: la démocratie évitera la tyrannie majoritaire si elle sait garantir un large espace à l'initiative individuelle. L'autonomie locale, le fédéralisme, les libertés économiques, les libertés de presse et de culte, les associations libres, l'indépendance des tribunaux, autant de solutions libérales à opposer au centralisme hégémonique d'un gouvernement désormais drapé de la légitimité majoritaire. Pour cela, les États-Unis d'Amérique ne montrent pas à l'Europe son enfance, mais bien son avenir.

Les explications culturalistes sont bien sûr présentes dans *La démocratie en Amérique*. Tocqueville prête aux Anglo-Américains un «caractère national» qui expliquerait, mieux que tout autre facteur, le développement de la démocratie américaine. Il cherche surtout à apaiser les craintes des nationalistes — et, éventuellement, les siennes — en déconseillant l'imitation aveugle de l'Amérique. Chaque nation peut et doit accéder à la liberté par ses propres voies⁸.

C'est encore en libéral que Tocqueville fustige les excès de l'égoïsme asocial. Dans les âges démocratiques, déplore-t-il, l'individu, reconnu dans ses droits, se croit indépendant mais est faible car les solidarités traditionnelles ne le protègent plus. Il se replie sur lui-même alors qu'il ne peut rien entreprendre seul. Il se préoccupe de son confort matériel, et pour le reste, abandonne les affaires communes aux mains de l'État. Alors, un pouvoir unique, central, omnipotent s'élève au-dessus de tous, imposant des règles rigoureusement uniformes au nom même de l'égalité⁹.

⁶ «Discours de Raymond Aron lors de la réception du prix Tocqueville», *La revue Tocqueville*, 2,1 (1980): 120.

⁷ «La volonté nationale est un des mots dont les intrigants de tous les temps et les despotes de tous les âges ont le plus largement abusé». *De la Démocratie en Amérique*, I,1, chapitre 4, 106 (Éditions Gallimard, coll. «Folio», 1986).

⁸ *La Démocratie*, I,2, chapitre 9, 464-465.

⁹ La position de Tocqueville sur l'individualisme — à la fois nécessaire et menaçant pour la liberté — fait de sa classification au sein de la famille libérale un exercice difficile. Les partisans du laissez-faire économique l'embrigadent dans leur cause (L. L. Wade, «Tocqueville and Public Choice», *Public Choice*, 47 (1985): 491-508) alors que les «libéraux» — au sens américain — rappellent son parti pris pour une scène publique active et proche des citoyens (Catherine H.

Pour survivre dans la liberté, la société démocratique doit trouver le moyen de ralentir ce cercle vicieux infernal, égoïsme individuel-bureaucratie d'État, à défaut de le briser. La solution réside dans le développement du civisme, sorte de discipline morale inscrite dans la conscience des citoyens. C'est ici qu'intervient, parmi d'autres facteurs, le nationalisme. «L'amour de la patrie commune» est l'un des éléments moraux qui doivent réconcilier l'intérêt individuel et l'intérêt collectif¹⁰. Tocqueville le libéral est persuadé que la liberté est menacée si l'individu cesse d'être citoyen et laisse l'État se gorger de toutes les responsabilités collectives. Tocqueville le nationaliste veut croire que l'attachement à la nation, comme à la religion ou à la localité, en poussant l'individu à se soucier de son entourage, en procurant, à tout le moins, «une extension à l'égoïsme individuel»¹¹, est la chance de la démocratie libérale.

La réflexion sur les États-Unis fait ainsi apparaître la dimension nationale en arrière-plan, d'abord comme un facteur explicatif, puis comme le complément nécessaire du monde libéral. Au contraire, dans les écrits sur le Canada, la référence à la nation est dominante au point de ne laisser passer qu'en filigrane le libéralisme de l'auteur.

2 - UN FRANÇAIS AU CANADA

En cette fin d'été 1831, Tocqueville et son compagnon Gustave de Beaumont enquêtent avec inquiétude sur les chances de survie de ces «Français du Canada», ou «Canadiens», tels qu'ils se désignent eux-mêmes par opposition aux «Anglais». L'existence de ces centaines de milliers de francophones oubliés par l'ancienne mère patrie est une heureuse surprise pour les deux jeunes voyageurs¹². Mais du coup, ils découvrent qu'il existe quelque part sur la planète un peuple de compatriotes tombés sous la domination anglaise. Une grande nation européenne en colonise une autre!

Tocqueville décrit les deux solitudes: deux peuples distincts, qui ne se fondent point, où le vainqueur, minoritaire mais conscient de sa suprématie, domine la majorité politiquement et économiquement. Les «classes éclairées» de la minorité s'inquiètent de la situation et cher-

Zuckert, «Reagan and the Unnamed Frenchmen (de Tocqueville): on the Rationale for the New (Old) Federalism», *The Review of Politics*, 44,3 (1983): 421-442). Sans doute l'interprétation la plus juste est celle qui le montre à la recherche d'une intervention publique qui aiderait les individus à se prendre en charge au lieu de les enliser de plus en plus dans la dépendance sociale.

¹⁰ «On ne rencontrera jamais, quoi qu'on fasse, de véritable puissance parmi les hommes, que dans le concours libre des volontés. Or, il n'y a au monde que le patriotisme, ou la religion, qui puisse faire marcher pendant longtemps vers un même but l'universalité des citoyens». *La Démocratie*, I,1, chapitre 5, 159.

¹¹ *La Démocratie*, I,2, chapitre 10, 535.

¹² «Il n'y a pas six mois, je croyais, comme tout le monde, que le Canada était devenu complètement anglais.» Lettre à M. l'Abbé Lesueur, Albany, 7 septembre 1831 (Vallée, 107).

chent à éveiller les passions intellectuelles d'un peuple qui mène une vie matérielle fort douce.

Les deux gentilhommes prennent naturellement contact avec des «gens du monde» auprès de qui ils ont été recommandés: à Montréal Joseph-Vincent Quiblier, supérieur des Sulpiciens, et les frères Mondelet, avocats¹³; à Québec, Denis-Benjamin Viger et le juge Jean-Thomas Taschereau — dont les propos n'ont malheureusement pas été rapportés — et surtout l'Écossais John Neilson, parlementaire, seigneur et éditeur de la *Gazette de Québec*, alors allié avec Papineau; dans l'ensemble, donc, des interlocuteurs de tendance modérée, militant pour l'application effective de l'Acte constitutionnel de 1791.

Ces interlocuteurs prêchent le rapprochement harmonieux des deux peuples au nom du pragmatisme économique, de la paix sociale et des valeurs universelles. La rupture avec l'Angleterre? Une folie économique, assurent-ils, la colonie coûtant davantage qu'elle ne rapporte à la métropole. À quoi bon troubler le climat de tolérance et de concorde? «Protestant, j'ai été nommé dix fois par des catholiques à notre Chambre des Communes, explique Neilson, et jamais je n'ai entendu dire que le moindre préjugé de religion ait été mis en avant contre moi par qui que ce soit.»¹⁴

Pourtant, Tocqueville éprouve une forte réaction nationaliste. Loin de faire sien le discours de ses interlocuteurs, il se réjouit de l'isolement des deux peuples et voit, dans chaque indice de rapprochement, un mouvement vers l'anglicisation. «Beaucoup de Canadiens appartenant aux classes éclairées, déplore-t-il, ne nous sont pas parus animés, au degré que nous croyions, du désir de conserver intacte la trace de leur origine, et de devenir un peuple entièrement à part.»¹⁵ À Québec, Tocqueville, qui est juriste, assiste à un procès burlesque où les débats bilingues ne sont compris par personne. «Je n'ai jamais été plus convaincu qu'en sortant de là que le plus grand et le plus irrémédiable malheur pour un peuple c'est d'être conquis.»¹⁶ Il en appelle à un chef nationaliste. «Celui qui doit remuer la population française, et la lever contre les Anglais n'est pas encore né»¹⁷, déplore notre voyageur qui paraît ignorer l'existence de Papineau.

¹³ On sait que Dominique Mondelet se fait élire cette même année 1831 à la Chambre d'Assemblée et qu'il perdra son siège en 1834 après avoir été proclamé traître à sa race par le parti de Papineau. Lui et John Neilson, défait aussi, partent alors étudier le système pénitentiaire américain, suivant en cela les traces de Tocqueville et Beaumont. Voir George W. Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America* (New York, Oxford University Press, 1938), 316-317 (cité dans J. Vallée, *op. cit.*, 86).

¹⁴ Vallée, 95-96.

¹⁵ *Carnet de voyage* (Vallée, 104).

¹⁶ *Ibid.*, 92.

¹⁷ *Ibid.*, 91.

Tocqueville vient de découvrir une petite France et la possibilité de sa mort prochaine lui est intolérable. Il cède à un élan de fierté nationale. «Une race forte», écrit-il, au sang «remarquablement plus beau qu'aux États-Unis.»¹⁸ Ce sont bien là des Français authentiques, des hommes d'instinct, à la cordialité franche, à l'esprit gai et vif, plus vaniteux qu'intéressés, préférant la gloire à l'argent, annonçant dès l'abord le goût des plaisirs sociaux¹⁹. Cet esprit de sociabilité fait contraste avec la race anglaise, avide au gain et presque insensible aux charmes de la vie sociale²⁰.

Le tableau est celui d'une opposition de deux caractères nationaux, deux peuples qui n'ont «rien de commun entre eux»²¹, des Français et des Anglais, «tels qu'ils se montrent au bord de la Seine et de la Tamise»²². Deux peuples différents dont l'incompatibilité paraît congénitale.

Des philosophes ont cru que la nature humaine partout la même ne variait que suivant les institutions et les lois des différentes sociétés. C'est là une de ces opinions que semble démentir à chaque page l'histoire du monde. Les nations comme les individus s'y montrent avec une physionomie qui leur est propre.²³

Une physionomie que Tocqueville paraît un moment presque disposé à attribuer à des causes naturelles plutôt que sociales. «Ne serait-on pas vraiment tenté de croire que le caractère national d'un peuple dépend plus du sang dont il est sorti que des institutions ou de la nature du pays?»²⁴

Il faut mesurer à quel point Tocqueville s'écarte ici de sa méthode habituelle. Ailleurs dans son oeuvre, c'est toujours avec fermeté qu'il relie les différences entre les peuples à leur histoire politique et sociale. On sait avec quelle autorité il s'opposera, plus tard dans sa vie, aux vues raciales de son chef de cabinet Arthur de Gobineau²⁵. Concernant les relations anglo-françaises, le tableau dressé au Canada des deux peuples «qui n'ont rien de commun» est en porte-à-faux avec la perspective à laquelle Tocqueville attachera son nom, celle de deux nations

¹⁸ *Ibid.*, 90.

¹⁹ *Ibid.*, 61.

²⁰ *Ibid.*, 62.

²¹ *Ibid.*, 61.

²² *Ibid.*, 61.

²³ *Ibid.*, 60.

²⁴ Lettre à M. l'Abbé Lesueur, Albany, 7 septembre 1831 (Vallée, 108).

²⁵ John Nef, «Truth, Belief and Civilization: Tocqueville and Gobineau», *Review of Politics*, 25,4 (1963): 460-482. Rejetant l'explication par les causes naturelles, Tocqueville s'en prend à l'idée même d'une inégalité des races. Si les peuples s'opposent par leurs traits nationaux, ils disposent au départ du même «génie naturel». Il faut relire à ce propos le dernier chapitre du premier tome de *La Démocratie* consacré aux relations entre les blancs, les noirs et les indiens aux États-Unis.

soeurs-rivales, certes séparées par des variations nationales, mais partageant surtout le même fond de cotraditions²⁶.

Il est vrai que la représentation du Français est restée chez Tocqueville immuable tout au long de son oeuvre: «un peuple tellement inaltérable dans ses principaux instincts qu'on le reconnaît encore dans des portraits qui ont été faits de lui il y a deux ou trois mille ans.»²⁷ Du reste, il est probable que le caractère national français ait été chez Tocqueville une idée préconçue, antérieure à son voyage en Amérique. Mais le spectacle des relations anglo-canadiennes l'a visiblement conforté dans ses opinions.

Tocqueville a à ce point réduit la question canadienne à une opposition entre deux peuples, qu'il nous place presque devant une explication monocausale, liée au choc des cultures et des systèmes de croyance. Un tel réductionnisme, qui correspond mal à sa pensée²⁸, donne une indication de la force du sentiment national qu'il éprouve. Mais Tocqueville va finalement échapper à ce danger de la monocausalité en ajoutant à sa première analyse une réflexion sur les effets à long terme de la centralisation étatique au Canada. Le libéral vient ainsi prendre le relais du nationaliste.

3 - L'ENSEIGNEMENT LIBÉRAL DES ÉTUDES CANADIENNES

Ainsi, à l'exception d'un texte sur lequel il faudra revenir, tout ce que Tocqueville écrit au Canada est inspiré d'un fort sentiment nationaliste. En multipliant les antithèses rhétoriques — effet de plume courant chez lui —, il relie tous les conflits observés à l'antinomie de caractère entre Anglais et Français. Par exemple, l'opposition violente qui fait rage dans la presse contre les prérogatives du régime colonial est interprétée comme le symptôme d'un nationalisme français. C'est à peine si Tocqueville mentionne une autre hypothèse, celle d'une haine dirigée «plus encore contre le gouvernement que contre la race anglaise en général»²⁹. Il aurait pu s'arrêter davantage à cette interprétation qui

²⁶ François Bourricaud, «Cotraditions et traditions chez Tocqueville», *La revue Tocqueville*, 2, 1 (1980): 25-40.

²⁷ *L'Ancien Régime et la Révolution* (Éditions Gallimard, coll. «Folio», 1967) livre III, chap. 8, 320.

²⁸ Sur la méthode de Tocqueville, Raymond Aron, *Les étapes de la pensée sociologique* (Paris, Gallimard, 1967), 221-272; François Bourricaud, *Cotraditions et traditions chez Tocqueville*, *op. cit.*

²⁹ Carnet de voyage (Vallée, 104). Tocqueville semble soutenir exactement le contraire sept ans plus tard, dans la lettre adressée à son éditeur anglais lors des troubles de 1837-38: «A l'époque de mon passage, les Canadiens étaient pleins de préjugés contre les Anglais qui habitaient au milieu d'eux, mais ils semblaient sincèrement attachés au gouvernement anglais qu'ils regardaient comme un arbitre désintéressé placé entre eux et cette population anglaise qu'ils redoutaient.» Lettre à Henry Reeve, *op. cit.* Pour expliquer cette contradiction apparente, deux interprétations sont possibles: 1) Tocqueville fait la distinction entre le gouvernement colonial, détesté

place à l'origine du conflit une revendication libérale contre les institutions oligarchiques du régime colonial. Il aurait même pu considérer d'autres hypothèses, telle la réticence d'une élite traditionnelle, ecclésiastique et seigneuriale, à entrer dans le monde industriel et libéral et pour cela opposée à l'administration britannique. Autrement dit, cet observateur habituellement subtil des pays qu'il a traversés aurait fort bien pu poser lui-même les débats qui font les délices de nos historiens contemporains³⁰. Au lieu de quoi, il adopte une perspective quasi unique et devient le précurseur de ce que nous appelons aujourd'hui «l'historiographie nationalitaire».

Il est remarquable que Tocqueville ne tienne pas un discours d'indignation morale contre «l'oppression», pour utiliser un autre vocable moderne. Il ne critique aucunement l'administration britannique. L'Anglais ne se comporte pas comme un oppresseur mais adopte simplement l'attitude à laquelle on doit s'attendre de la part d'un vainqueur. Tocqueville constate le déséquilibre des forces et le déplore amèrement, mais sans le condamner moralement. Même s'il ne croit qu'à moitié le discours rassurant de ses guides Quiblier et Neilson, il ne manque pas d'être impressionné par le tableau qui lui est fait: tolérance religieuse, liberté de presse «complète et illimitée», liberté politique «presque aussi grande que celle dont on jouit aux États-Unis»³¹.

Aussi bien le danger pour la survie du peuple canadien ne vient-il pas de la dureté des forces occupantes. Tout au contraire, c'est le climat de douce tolérance qui risque d'endormir les Canadiens. Le pire danger vient justement des Anglais ouverts, alliés des Canadiens, représentés par John Neilson et l'organe bilingue la *Gazette de Québec*. Le peuple canadien a tout à craindre de cette classe d'hommes.

Elle n'excite ni sa jalousie ni ses passions. Au contraire, elle est plus canadienne qu'anglaise d'intérêt parce qu'elle fait de l'opposition au gouvernement. Au fond, cependant, elle est anglaise de moeurs, d'idées, de langue. Si elle prenait jamais la place des hautes classes et des classes éclairées parmi les Canadiens, la nationalité de ceux-ci serait perdue sans retour.³²

Le raisonnement le conduit presque à préconiser la politique du pire: les vexations et jalousies entretenues par la domination anglaise sont

des Canadiens, et le «gouvernement anglais» de Londres, perçu comme désintéressé; 2) Tocqueville a dans l'esprit une distinction entre les sentiments du peuple, instinctivement contre les Anglais, et ceux d'une élite prête à s'unir avec les Anglais qui partagent ses revendications.

³⁰ Pour une présentation de ces débats, Gérald Bernier et Daniel Salée, «Les insurrections de 1837-38 au Québec: remarques critiques et théoriques en marge de l'historiographie», *Revue canadienne d'études sur le nationalisme*, 13,1 (1986): 13-29.

³¹ Entretien avec M. Quiblier, 24 août 1831 (Vallée, 85).

³² *Carnet de voyage* (Vallée, 101-102).

des facteurs salutaires dans la mesure où ils entretiennent l'esprit de résistance des Canadiens³³.

Le danger le plus mortel à la survie de la nation vaincue réside ainsi dans les ouvertures libérales du vainqueur. Cette menace est du reste aggravée par un défaut de caractère du vaincu. En effet, si attaché Tocqueville soit-il au caractère français, il n'y décèle pas moins une sorte de blocage psychologique qui fait grand tort au peuple canadien. Le Français est casanier, frileux, l'Anglais tenace et industriel. Fidèles à leurs origines, les Canadiens sont amoureux des plaisirs tranquilles et de la vie domestique. Satisfaits d'un bonheur simple, d'une honnête médiocrité, ils se serrent dans des champs étroits, alors qu'ils pourraient trouver «à vingt lieues de chez eux des terres fertiles»³⁴. Bornant l'horizon à leurs clochers, ils se laissent encore plus facilement envelopper par l'immigration anglaise.

L'humeur casanière des Canadiens s'explique par la référence au caractère national français. On ne sortirait guère de cette tautologie si Tocqueville n'avait proposé une explication complémentaire dans une note consignée le 4 septembre 1831 alors qu'il quitte le sol canadien. Le titre: *Quelques idées sur les raisons qui s'opposent à ce que les Français aient de bonnes colonies. C'est dans ce texte que pointe le libéralisme de notre auteur. Il annonce les grands modes de raisonnement du père de la sociologie moderne.*

Tocqueville relie dans ce texte le penchant casanier du Français à la longue habitude d'un gouvernement central fort. «Si le gouvernement a la prétention de tout faire pour lui, lui, de son côté, n'est que trop porté à en appeler au gouvernement dans tous ses besoins.»³⁵ Tocqueville découvre ici le cercle vicieux apathie individuelle-bureaucratization qui sera la pierre angulaire d'une réflexion appliquée tant à la société française qu'à la démocratie libérale.

Dans ce texte, Tocqueville remonte aux origines de la colonisation française. Pour avoir été transplanté dans un monde nouveau, le colon n'en demeure pas moins un Français habitué à la tutelle de son gouvernement. Aussi ne se fie-t-il point à ses propres efforts et se sent-il peu de goût pour l'indépendance alors même que cette qualité est essentielle à l'essor de la colonie. Ce n'est guère son gouvernement qui le forcera

³³ *Ibid.*, 104-105.

³⁴ *Ibid.*, 102-103. Observation reprise dans le premier tome de *La Démocratie en Amérique*: «J'ai rencontré des hommes de la Nouvelle-Angleterre prêts à abandonner une patrie où ils auraient pu trouver l'aisance, pour aller chercher fortune au désert. Près de là, j'ai vu la population française du Canada se presser dans un espace trop étroit pour elle, lorsque le même désert était proche; et tandis que l'émigrant des Etats-Unis acquérait avec le prix de quelques journées de travail un grand domaine, le Canadien payait la terre aussi chère que s'il eût encore habité la France.» I, 2, chapitre 9, 452-453.

³⁵ Vallée, *Quelques idées sur les raisons...*, 122.

à être libre. L'administration craint au contraire de s'en rapporter à l'intérêt personnel des colons et veut plutôt tout prévoir et tout faire par elle-même³⁶. Arraché à ses habitudes tranquilles, confronté malgré lui aux rigueurs d'un exil lointain, le Français est bien sûr capable de se métamorphoser en aventurier, en intrépide coureur des bois, mais cette ardeur sauvage se déploiera en marge de l'autorité et de la civilisation. «Il préférera les savanes aux rues des villes, la chasse à l'agriculture.»³⁷

Tocqueville en vient alors à sa conclusion: les plans les mieux conçus ne sauraient remplacer l'énergie individuelle et l'art de se gouverner soi-même. Malgré tous les efforts du gouvernement, la colonie languit avant de succomber avec un courage héroïque à l'agression étrangère. Près de là, des colons d'une autre nationalité, abandonnés à eux-mêmes, mais industriels, entreprenants, habitués à s'autogouverner et à penser seuls, vont doubler leur population tous les vingt-deux ans et devenir «des foyers de richesse et de lumière»³⁸.

Il est plus que probable que ce douloureux contraste entre les destinées françaises et anglaises en Amérique ait contribué à convaincre Tocqueville «qu'à la longue le résultat général de toutes les entreprises individuelles dépasse de beaucoup ce que pourrait faire le gouvernement»³⁹. L'initiative individuelle est supérieure à la planification étatique, la liberté anglo-saxonne plus efficace que la centralisation française. Tocqueville se rappellera de l'exemple canadien quatorze ans plus tard, à l'occasion d'un débat parlementaire sur l'Algérie. C'est alors qu'il cite le rapport Durham qui «jette de grandes lumières» sur les dangers de la centralisation excessive⁴⁰. Dans son dernier livre, Tocqueville fait même du naufrage de la Nouvelle-France le symbole des vices de la centralisation française. «Quand je veux juger l'esprit de l'administration de Louis XIV et ses vices, c'est au Canada que je dois aller. On aperçoit alors la difformité de l'objet comme dans un microscope.»⁴¹

³⁶ En reliant ainsi l'échec de la Nouvelle-France aux vices d'un gouvernement tracassier et omniprésent, Tocqueville a proposé une thèse qui n'a pas fait l'unanimité. Une interprétation contraire, qui sera soutenue au premier titre par Lionel Groulx, attribue le désastre à l'abandon de la colonie par un gouvernement versaillais indifférent. Pour une discussion, Jean-Michel Leclercq, *Les études canadiennes d'Alexis de Tocqueville* (Lille, mémoire pour le diplôme d'études supérieures de sciences politiques, 1965), 54-65.

³⁷ Vallée, *Quelques idées sur les raisons...*, 120.

³⁸ *Ibid.*, 123.

³⁹ *La Démocratie*, I, 1, chapitre 4, 160.

⁴⁰ Vallée, *Rapport de Tocqueville sur l'Algérie*, mai 1847, 172. Tocqueville était en contact avec Charles Buller, l'un des principaux rédacteurs de ce rapport. Selon Tocqueville, le rapport Durham rattache l'un des problèmes fondamentaux du Canada à «la nécessité où sont tous les immigrants qui veulent se fixer dans la colonie, de venir chercher leur titre de propriété à Québec, chef-lieu de la Province, au lieu de l'obtenir partout sur place, comme aux Etats-Unis».

⁴¹ *L'Ancien Régime et la Révolution*, livre 2, chapitre 5, 351.

Le point d'arrivée des études canadiennes est ainsi presque le même que pour les études américaines: la nécessaire complétude du libéralisme et du nationalisme. Mais ici la fin et le moyen sont inversés. De sa monographie américaine, Tocqueville retient que l'organisation sociale doit avoir pour finalité la liberté individuelle, l'attachement national apparaissant comme le moyen de préserver cette fin désirable. Dans les études canadiennes, le raisonnement est nationaliste avant tout. Le libéralisme est d'abord accueilli avec méfiance comme le meilleur atout de la nation ennemie, l'ouverture libérale de certains milieux anglais étant la voie de l'anglicisation. Toutefois, dans un second temps, Tocqueville en vient à percevoir la faiblesse du libéralisme français comme une tragédie nationale qui a perdu la Nouvelle-France et compromet maintenant la survie du peuple canadien.

Pour éviter l'abaissement national, les Français de l'ancien comme du nouveau continent doivent apprendre le libéralisme. De finalité en soi, celui-ci devient le moyen de l'affirmation nationale. À quoi tient cette inversion qui fait passer le nationalisme devant le libéralisme dans l'ordre des préoccupations lorsque Tocqueville fonde sa réflexion sur le cas canadien? Deux facteurs entrent en jeu. Premièrement, la réflexion sur les États-Unis a bénéficié d'un mûrissement de la pensée. Le premier tome de *La démocratie en Amérique* paraît trois ans et le second huit ans après le retour en Europe. En comparaison, les textes sur le Canada sont pour la plupart des instantanés rédigés sur place, en 1831. Ils s'imprègnent naturellement de la sensibilité nationaliste du gentilhomme français de 26 ans qui, on le sait, ne s'est pas encore découvert libéral, retenu par un reste de fidélité aux jugements familiaux⁴². Le jeune Tocqueville est alors convaincu de la force explicative des traits culturels des peuples. Avec le temps, il accordera de moins en moins d'importance aux tempéraments nationaux, allant jusqu'à manifester de l'agacement, dans son dernier livre, envers les explications qui se rapportent trop systématiquement à «l'esprit français»⁴³. Les attributs nationaux reculent progressivement dans l'ordre des causes, derrière les calculs individuels⁴⁴ et l'influence des gouvernements et des lois⁴⁵. Le dernier texte publié sur le Canada ne fait plus mention du «caractère national» et attribue à la centralisation administrative seule l'échec de la colonisation française en Amérique⁴⁶.

Le deuxième facteur tient à une différence de contexte. En franchissant la frontière canadienne, Tocqueville prend contact avec une

⁴² André Jardin, *Alexis de Tocqueville. 1805-1859, op. cit.*, 86.

⁴³ *L'Ancien Régime et la Révolution*, livre 3, chapitre 2, 241.

⁴⁴ Raymond Boudon, *Effets pervers et ordre social* (Paris, Presses universitaires de France, 1977), 215-218.

⁴⁵ François Furet, *Penser la Révolution française* (Paris, Gallimard, 1978), 201.

⁴⁶ *L'Ancien Régime et la Révolution*, livre 2, chapitre 5, 351-353.

nation qu'il ne perçoit plus comme étrangère. Le Canada, cette parcelle de France abandonnée aux mains des Anglais, le renvoie plus que jamais à ses propres attachements culturels. Sans doute éprouve-t-il aussi un sentiment de culpabilité typiquement français envers ce peuple sacrifié jadis, lors du «honteux traité de 1763, l'une des plus grandes ignominies de l'ignominieux règne de Louis XV»⁴⁷.

4 - ARISTOCRATIE ET DÉMOCRATIE

Alexis de Tocqueville s'est lui-même défini comme un aristocrate de cœur et d'éducation, un démocrate de raison. Personnellement attaché aux mâles vertus d'indépendance et de fierté prêtées à sa classe, il espérait que la démocratie serait le fait providentiel qui étendrait à la condition d'homme cette liberté-privilege des aristocrates. Mais il redoutait en même temps l'étouffement de la liberté par la tyrannie majoritaire, tant l'esprit d'indépendance lui semblait menacé dans une société abandonnée aux pressions du plus grand nombre. Cet alliage d'espoir et d'angoisse traverse *La démocratie en Amérique* et *L'Ancien Régime et la Révolution* et contribue à donner à ces ouvrages une profondeur inégalée parmi les oeuvres consacrées à la démocratie.

Mieux que tout autre événement, la Révolution française incarne aux yeux de Tocqueville la transition entre l'âge aristocratique et l'âge démocratique. Son système d'explication du fait révolutionnaire est formulé dès 1836 — à peine quatre ans après son retour des États-Unis et du Canada — dans un texte intitulé: *État social et politique de la France avant et depuis 1789*. François Furet⁴⁸ a bien montré en quoi ce court texte synthétise les principales idées formulées vingt ans plus tard dans *L'Ancien Régime et la Révolution*: comment les aristocrates ont abandonné peu à peu l'essentiel de leurs pouvoirs aux mains de la bureaucratie royale, tout en conservant des privilèges économiques et honorifiques; comment une population moins misérable qu'autrefois en est pourtant venue à éprouver la haine du privilège consenti à une classe devenue inutile; comment la passion d'égalité s'est ainsi répandue dans toutes les classes et a fait souffler le vent révolutionnaire. La révolution marque moins une rupture avec les temps passés que l'aboutissement des tendances à l'oeuvre dans la société d'Ancien régime qui ont détruit, par une centralisation toujours plus forte, la société aristocratique fondée sur le gouvernement local. Tocqueville se représente une société aristocratique originelle paternaliste, décentralisée, «garantissant la liberté individuelle par rapport au pouvoir central»⁴⁹, progressivement

⁴⁷ Vallée, Lettre de Tocqueville à son frère, à bord du *Fourth of July*, 26 novembre 1831, 114.

⁴⁸ François Furet, *Penser la Révolution française*, op. cit., 173-211.

⁴⁹ *Ibid.*, 181.

détruite sous les coups de l'administration royale. Il vivra dans la nostalgie de cet ordre traditionnel et légendaire tout en demeurant persuadé du caractère inexorable de la démocratisation.

Ce sentiment de nostalgie va assaillir le jeune aristocrate au Bas-Canada. Dans les Canadiens de 1831, il a vu l'ancienne France et non celle qu'il venait de quitter. C'est le passé pré-révolutionnaire qui s'offre à son regard de façon inespérée. Les premières populations rencontrées évoquent pour lui «le Français d'il y a un siècle, conservé comme une momie pour l'instruction de la génération actuelle»⁵⁰. «La vieille France est au Canada», affirme-t-il en regagnant les États-Unis avec l'impression d'avoir retrouvé, l'espace d'un heureux interlude, les anciennes mœurs françaises⁵¹.

L'aristocrate entre en sympathie avec cette vieille France à la fleur de lys, avec ces gens courtois, honnêtes et simples. «Leurs mœurs sont douces et leur caractère serviable. Le peuple est en général plus moral, plus hospitalier, plus religieux qu'en France. Il n'y a qu'au Canada qu'on puisse trouver ce qu'on appelle un *bon enfant* en France.»⁵² Il décrit un peuple de petits propriétaires empreint d'un franc bonheur rustique; «des campagnes admirables de fertilité»⁵³ entourent de «beaux villages»⁵⁴, tandis que «des maisons qui respirent l'aisance»⁵⁵ abritent des familles faites «de parents vigoureux et d'enfants gros et réjouis»⁵⁶.

Ce peuple religieux est bien guidé par ses prêtres, unis de cœur et d'intérêt avec lui. «Ils ressemblent beaucoup à nos vieux curés français.»⁵⁷ Tocqueville ne tarit pas d'éloges sur le clergé canadien. «Ou il faut nier l'utilité d'un clergé, ou l'avoir comme au Canada»⁵⁸, écrit celui qui s'efforcera vingt-cinq ans plus tard de réhabiliter la mémoire du clergé d'Ancien régime⁵⁹.

Tocqueville s'informe bien sûr des vestiges du système féodal. On lui répond que la charge qui pèse sur le paysan est insignifiante: pour l'essentiel une faible rente versée à un seigneur dépouillé de tout droit

⁵⁰ Vallée, Lettre de Tocqueville à son père, sur le lac Huron, 14 août 1831, 81.

⁵¹ Vallée, Lettre à M. l'Abbé Lesueur, Albany, 7 septembre 1831, 108. Le rapport Durham décrit en des termes analogues la société rurale canadienne-française: «They remain an old and stationaly society, in a new and progressive world. In all essentials they are still French; but French in every respect dissimilar to those of France in the present day. They resemble rather to the French of the provinces under the old regime.» *Report on the Affairs of British North America from the Earl of Durham*, Her Majesty's High Commissioner, 1839, 12.

⁵² Vallée, *Carnet de voyage*, 105-106.

⁵³ *Ibid.*, 103.

⁵⁴ *Ibid.*, 90.

⁵⁵ *Ibid.*, 99.

⁵⁶ Vallée, Lettre à M. l'Abbé Lesueur, *op. cit.*, 108.

⁵⁷ *Ibid.*, 108.

⁵⁸ Vallée, *Carnet de voyage*, 90.

⁵⁹ «Je ne sais si (...) il y eut jamais dans le monde un clergé plus remarquable que le clergé catholique de France au moment où la Révolution l'a surpris, plus éclairé, plus national, moins retranché dans les seules vertus privées...» *L'Ancien Régime*, livre 2, chapitre 11, 198.

honorifique. «Et cependant, avoue John Neilson, quel que soit le pied d'égalité sur lequel sont maintenant placés les seigneurs, la population ne les voit pas sans quelque crainte et jalousie.»⁶⁰

Les seigneurs vivent comme le peuple mais ont perdu son coeur. Tocqueville est frappé par ce paradoxe et l'attribue à la passion d'égalité, sentiment démocratique qu'il vient d'observer aux États-Unis et dont il reconstituera, plus tard, la trame française. Pour l'instant, au spectacle de cette haine du privilège, il se transporte en imagination dans la France du 18^e siècle. «J'ai retrouvé au fond du coeur de ces paysans les passions politiques qui ont amené notre Révolution et causent encore tous nos malheurs.»⁶¹

En effet, si l'on veut bien considérer la société canadienne décrite par Tocqueville: pays prospère, esprit égalitaire poussant à l'abolition des particularismes, population de petits propriétaires à la fois soumis et indociles face au gouvernement central, il est difficile de ne pas reconnaître les thèmes de *L'Ancien Régime et la Révolution*. Les écrits sur le Canada annoncent l'analyse tocquevillienne de la France de 1750.

CONCLUSION

Les études canadiennes nous éclairent sur les préférences de valeurs et les choix de méthodes de Tocqueville.

Sur le plan normatif, elles nous rappellent que ce penseur éminemment représentatif du courant libéral est profondément nationaliste. La liberté individuelle est pour lui le meilleur des principes d'organisation sociale, le plus désirable mais aussi le plus efficace. Aux nations qui auront su, mieux que les autres, faire largement confiance à l'initiative librement exercée de leurs citoyens, Tocqueville promet aisance, bien-être et richesse. Le drame est que la liberté semble désespérément anglaise et la bureaucratie surtout française. D'où l'ambivalence de Tocqueville envers l'Angleterre, tour à tour considérée comme une nation ennemie et une seconde patrie intellectuelle⁶².

Prophète de la démocratie moderne, Tocqueville demeure sentimentalement attaché à un ordre aristocratique qu'il s'imagine volontiers paternaliste et bienveillant. Le Bas-Canada l'a séduit en tant que société pré-révolutionnaire. Il ne s'agit plus ici d'une réaction nationaliste. (La population canadienne a probablement inspiré la même nostalgie à des aristocrates anglais, tel Lord Elgin, ancien gouverneur du Canada avec lequel Tocqueville s'entretiendra en 1857)⁶³. Pourtant, cette même

⁶⁰ Vallée, 96.

⁶¹ Vallée, *Carnet de voyage*, 102.

⁶² Raymond Aron, «Auguste Comte et Alexis de Tocqueville juges de l'Angleterre», in *Les étapes de la pensée sociologique*, op. cit., 605-627.

⁶³ Vallée, 177-178.

population, si douce au cœur de l'aristocrate, est prête à prendre les armes contre le moindre vestige d'ordre féodal. Nulle part davantage qu'au Bas-Canada Tocqueville n'a pu mesurer à quel point la passion égalitaire a bouleversé les esprits, là même où tout semblait inchangé.

Sur le plan méthodologique, les études canadiennes expriment l'éternelle hésitation entre deux modes d'explication des faits sociaux: a) le tempérament national et b) les effets pervers induits par la centralisation gouvernementale. Le Canada est à la fois l'affrontement de deux nations constituées et la faillite d'un grand projet d'État. Les premières analyses canadiennes vont à l'extrême limite du raisonnement culturaliste, la dernière⁶⁴ fait du Canada «la société préfabriquée»⁶⁵ d'un long processus de centralisation administrative.

Tant dans ses écrits que lors de sa vie politique mouvementée, Tocqueville a attaché une importance particulière au fait colonial, dans lequel il voyait le *miroir grossissant* des traits politiques et sociaux des métropoles. Thème mineur chez lui, ses études canadiennes n'offrent pas moins un *miroir grossissant* de son oeuvre. Mieux qu'ailleurs, on le voit chercher à concilier des valeurs et des modes de raisonnement que d'aucuns vont considérer comme incompatibles. Le Canada est certainement un centre d'intérêt secondaire chez Tocqueville, mais qui présente l'avantage de nous révéler de manière plus apparente l'inlassable effort de conciliation entre la valeur de liberté et l'attachement national, et entre les impacts de la culture et ceux de la raison.

⁶⁴ *L'Ancien Régime*, livre 2, chapitre 5, 351-353.

⁶⁵ Selon l'expression de Sigmund Diamond, «Le Canada au XVIII^e siècle, une société préfabriquée», *Les Annales* (mars-avril 1961): 317-354.